

11^e LEÇON

ACQUISITION DE LA CONNAISSANCE (SUITE) — RAISON

La faculté au moyen de laquelle notre activité intellectuelle pénètre au delà du sensible s'appelle la *raison*, ou encore : *l'entendement*, *l'intellect*. Pour que l'objet de cette faculté se révèle à nous, il est nécessaire qu'aux données de l'expérience s'ajoute un mouvement propre de notre activité intellectuelle. Si, par exemple, je veux connaître l'essence d'un objet physique, j'étudierai sans doute ses propriétés sensibles; mais l'acte personnel par lequel j'arriverai à cette connaissance purement intellectuelle et scientifique du corps est l'effet de mon activité intelligente, c'est un acte de raison.

I. — DÉFINITION DE QUELQUES TERMES IMPORTANTS

Comme il importe d'avoir une notion exacte de tous les termes par lesquels on définit la raison, on en donne ici une courte analyse. Les préciser, c'est se faire une juste idée de la raison elle-même.

Individuel, particulier, général. — Le *particulier* s'oppose au *général* et se distingue de *l'individuel*; il tient le milieu entre l'un et l'autre. Il importe de ne pas confondre le particulier et l'individuel; car, comme on le verra en logique, il y a passage logique du général au particulier, mais non du général à l'individuel ou au singulier.

L'individuel désigne un individu déterminé; c'est *l'isolé*, le *singulier*: tel homme, cet arbre.

Le *particulier* renferme l'idée de *quelques*, *une partie de*; il désigne un ou plusieurs individus indéterminés d'une classe: un homme, quelques hommes.

Le *général* ou *l'universel*, c'est ce qui convient au genre, ce qui est un ou le même, en un groupe d'êtres ou de faits: l'homme, l'arbre, la volonté, la verdure. Les idées d'homme, d'arbre, de bonté, de verdure, sont en tout homme, en tout arbre, en toute bonté, en toute verdure: ce sont des idées générales.

Le général ou l'universel est l'objet direct de l'intelligence; les sens ne perçoivent que le particulier. Dans une pierre, par exemple, notre esprit voit *l'être*, la *substance*, l'*essence* de toutes les pierres; les sens voient *une* pierre.

Contingent, nécessaire. — Le *contingent*, c'est ce qui pourrait ne pas être ou être autrement, ce qu'on peut supprimer par la pensée sans qu'il en résulte contradiction, c'est-à-dire sans affirmer et nier en même temps.

Le *nécessaire*, c'est ce qui ne peut pas ne pas être ou être autrement, ce dont on ne peut concevoir la non-existence.

Tout ce qui est créé, tout ce qui est par un autre et n'a pas en soi sa raison d'être, tout l'univers enfin est contingent; Dieu seul, connu comme cause première, infinie, parfaite, ne peut pas ne pas être; non seulement il est, mais il est le seul être qui ait en soi sa raison d'être: il est nécessairement. — L'univers peut ne pas être, et notre pensée peut se le représenter comme n'étant pas: sa non-existence n'implique pas contradiction; il est possible, il est, mais il

n'est pas nécessairement. Le même raisonnement s'applique à toutes les parties de l'univers. Il n'y a pas, par exemple, d'absurdité à supposer que Socrate ou tel homme n'ait jamais existé.

Prise à son point de vue le plus général, la nécessité se divise en *absolue* et en *relative*. La *nécessité absolue* convient d'abord à Dieu et ensuite à tout ce qui découle de l'essence des choses. La *nécessité relative* se dit de tout ce qui ressort nécessairement de telle condition, de telle loi, de tel principe donnés. On dit encore qu'elle est *hypothétique*, *conditionnelle*. C'est le caractère des lois de la nature, c'est-à-dire des rapports invariables que manifestent les êtres ou les phénomènes. Ces lois sont immuables, mais non absolument nécessaires. Leur nécessité est hypothétique: les antécédents étant donnés, les conséquents suivent infailliblement.

À l'égard des êtres libres, la nécessité prend le nom de *morale*: elle s'impose à leur volonté sans la contraindre. C'est en ce sens qu'il faut entendre la définition du devoir donnée par Kant: *nécessité d'obéir à la loi par respect pour la loi*.

REMARQUE. — Le contingent et le nécessaire sont les deux points de vue sous lesquels notre intelligence est forcée de concevoir, en général, l'existence de l'être; car il n'y a, en dernière analyse, que deux manières d'exister: l'une contingente, l'autre nécessaire.

Absolu, relatif. — Absolu (*ab-solutus*, dégagé de tout lien) signifie: qui ne dépend d'aucun être, d'aucune condition, qui n'a besoin que de soi pour être et a en soi-même sa raison d'être. — *Absolu* a le même sens, à peu près, que *nécessaire*: ne dépendre de rien, être par soi-même ou être absolument, c'est tout un¹. Il en est de même d'*infini*, de *parfait*. Ces trois notions sont, en quelque sorte, trois aspects de la notion d'absolu.

Relatif ou conditionnel signifie: qui dépend d'autre chose, qui n'existe pas par soi, qui n'a pas en soi sa raison d'être.

EXEMPLES. — Dieu est l'être absolu: il est la cause première sans aucune relation nécessaire hors d'elle. Appliquée à une substance, cette qualification d'absolu convient seulement à Dieu, considéré soit dans son essence, soit dans les attributs dont son essence se compose. Appliqué à une qualité, l'absolu ne peut être pensé par l'esprit; car l'esprit ne peut se représenter une qualité en l'air; il doit nécessairement la concevoir en relation avec l'être où elle se trouve; l'idée d'une qualité *absolue* est absurde. — On accorde le caractère d'absolu à un certain nombre de notions et de vérités premières, qui ne dépendent d'aucune condition et sont nécessaires et éternelles: les principes d'identité et de causalité sont absolus. Le vrai, le bien, le beau, envisagés dans leur essence et en Dieu, sont absolus: si les choses créées, si les idées, les sentiments, les œuvres de l'homme représentent le vrai, le bien, le beau, d'une manière imparfaite, la pensée les conçoit purs de toute imperfection, nécessaires, invariables et absolus dans leur essence. — La loi morale est absolue; le plaisir et l'intérêt sont relatifs: ils dépendent de conditions diverses. — La logique et la grammaire ont conservé à l'absolu la signification que la métaphysique lui donne. Une preuve est absolue, une proposition, un jugement, un terme, sont absolus, lorsqu'ils ne dépendent d'aucune condition, d'aucune circonstance, d'aucun accident; lorsque rien ne saurait modifier leur valeur et leur sens, et que ce sens est positif et complet.

¹ Ne pas confondre *être par soi* avec *être en soi*. — Ce sont deux notions tout à fait différentes. *L'être par soi* est celui dont l'essence implique nécessairement l'existence, qui ne tient son être que de lui-même, qui ne peut pas ne pas exister, qui est par conséquent éternel, absolu, infini: c'est Dieu. *Être en soi* signifie, comme le mot l'indique, n'être pas dans un autre, avoir une existence indépendante et séparée: c'est là le propre de la substance. La substance, dit saint Thomas, est ce qui fait qu'un être est *en lui-même* et non *en un autre*; elle est ce qui supporte les manifestations de l'être (*sub-stare*).

Fini, infini. — *L'infini*, c'est ce qui n'a point de bornes, soit dans l'être, soit dans la manière d'être, soit dans l'espace (immense), soit dans le temps (éternel). Le *fini*, c'est ce qui est borné dans l'être, dans la manière d'être, dans l'espace, dans le temps; c'est l'être limité, imparfait, mélangé en quelque sorte d'être et de non-être.

Infini, indéfini. — Il ne faut pas confondre *l'infini* avec *l'indéfini*. L'infini n'a pas de bornes : on ne peut rien y ajouter, parce qu'il est parfait; l'indéfini est borné : on peut toujours y ajouter, parce qu'il est toujours incomplet et susceptible d'augmentation.

II. — LA RAISON

Définition de la raison. — La raison est la *faculté de penser ou de comprendre* : c'est l'esprit lui-même en tant qu'il est principe de vision intellectuelle. On définit de même *l'entendement*, ou *l'intellect*, ou *l'intelligence proprement dite*. — On a déjà vu (7^e leçon, p. 114) la différence entre l'entendement ou la raison et les sens.

Dans un sens plus particulier, on définit la raison : la *faculté de connaître le général ou l'universel, le nécessaire, le parfait, l'absolu, l'infini*; — la *faculté de connaître le suprasensible*, c'est-à-dire ce qui, de sa nature, est intellectuel, comme Dieu et l'âme humaine, et ce qui, dans les objets physiques, ne peut être atteint par les sens, comme l'être, la substance, l'essence, la nature, la contingence, l'unité, la vérité, la bonté, la beauté.

Autres définitions de la raison. — La raison est la faculté de discerner le vrai du faux; — de rechercher les causes et les effets, les liaisons et les progrès des choses; — de saisir la raison dans les choses, c'est-à-dire le pourquoi et le comment; c'est la faculté de l'absolu, la faculté de l'ordre¹.

Toutes les définitions qu'on peut donner de la raison se ramènent à celle-ci : la *faculté de comprendre*. L'intelligence, en général, est la faculté de connaître l'universel, l'immatériel; la raison est la faculté de comprendre. *Comprendre*, c'est distinguer le vrai du faux, saisir les causes et les effets, le pourquoi et le comment; prévoir les conséquences et l'enchaînement des choses, percevoir l'ordre, se rendre compte, en un mot, à l'aide des principes, qui ne se conçoivent pas sans les notions absolues, — notions qui sont le reflet de cette lumière divine dont parle saint Thomas, quand il dit que « la raison naturelle de l'homme n'est autre chose que le reflet de la clarté divine dans l'âme ».

« L'entendement, dit Bossuet, est la lumière que Dieu nous a donnée pour nous conduire. Le vrai caractère de l'homme, qui le distingue des autres animaux, c'est d'être capable de raison. Il est porté naturellement à rendre raison de ce qu'il fait. Ainsi le vrai homme sera celui qui pourra rendre bonne raison de sa conduite. La raison nous est donnée pour nous élever au-dessus des sens et de l'imagination. La raison qui les suit et s'y asservit est une raison corrompue, qui ne mérite plus le nom de raison. Il n'y a rien que l'homme doive plus cultiver que son entendement, qui le rend semblable à son auteur.

¹ L'ordre est la coordination des moyens par rapport à une fin. Deux choses constituent l'essence de l'ordre : une fin vers laquelle il y ait direction, des moyens propres à atteindre cette fin. « Le rapport de la raison et de l'ordre est extrême, dit Bossuet. L'ordre ne peut être mis dans les choses que par la raison, ni être entendu que par elle. Il est ami de la raison et son propre objet. »

Il le cultive en le remplissant de jugements droits et de connaissances utiles. » (*Conn.*, I, VII.)

« On entend dire parfois que *l'objet propre* de notre esprit, c'est l'universel et l'abstrait; mais cette assertion n'est pas complètement exacte. Il s'ensuivrait, en effet, si elle était rigoureuse, qu'il ne pourrait se percevoir lui-même et prendre conscience de ses opérations, puisque ce ne sont pas là des choses abstraites, mais très concrètes et individuelles. Il est beaucoup plus juste de dire que c'est *l'immatériel* qui est l'objet propre de notre esprit, et que, s'il perçoit les idées et les rapports abstraits, c'est précisément parce que ces idées et ces rapports sont des objets immatériels. » (FARGES, *le Cerveau, l'Âme et les Facultés*, 2^e partie, V.)

Divers noms de la raison. — La raison prend des noms divers, selon le point de vue où on la considère : elle s'appelle *conscience morale, goût, sens commun, bon sens*.

La *conscience morale*, c'est la raison, en tant qu'elle s'applique à l'ordre moral. « La raison, en tant qu'elle nous détourne du vrai mal de l'homme, qui est le péché, s'appelle la conscience. » (BOSSUET.) Dans ce sens, on l'appelle aussi *raison pratique*, par opposition à la *raison théorique*, qui s'applique à la connaissance des vérités spéculatives.

Au lieu de voir dans la raison pratique et la raison spéculative une seule et même raison qui, sous deux noms différents, nous impose avec une égale autorité les principes de nos connaissances (science) et ceux qui régissent notre activité (morale), Kant accorde la valeur objective et la force de démonstration aux idées et aux lois de la raison pratique, et les refuse aux idées et aux lois de la raison spéculative. — Kant se contredit lui-même. Si la raison théorique n'a aucune portée objective, comment pouvons-nous *savoir* que nous sommes soumis à la loi du devoir?

A un autre point de vue, on distingue la raison *intuitive* et la raison *discursive*; la première perçoit les principes ou vérités immédiates, la seconde les vérités dérivées. Il y a, entre la raison intuitive et la raison discursive, la même différence qu'entre la raison et le raisonnement¹.

Le *goût*, c'est la raison s'appliquant à l'étude de l'art et du beau. Le *sens commun*, nom populaire de la raison, c'est la raison en tant qu'elle nous révèle les vérités premières, les notions communes à tous les hommes.

Il ne faut pas confondre cette acception du sens commun avec celle de la philosophie d'Aristote, qui en fait un *sens général* (*sensorium commune* des scolastiques) dans lequel se trouvent compris tous les sens particuliers de l'homme et de l'animal².

¹ On appelle *intuition* la simple vue ou la connaissance immédiate, claire et distincte, d'une vérité qui n'a pas besoin de preuves; connaissance que l'esprit accepte et qui s'impose à lui avec la certitude de ne pas se tromper, dès qu'elle lui est présentée. Il y a intuition dans l'esprit, quand il y a évidence dans l'objet ou dans la vérité qu'il considère. Ouvrir les yeux et recevoir l'impression de la lumière, est le type de l'acte intuitif. C'est par intuition que l'esprit connaît les vérités premières. — On appelle *discursif* l'acte de l'esprit qui tire une idée d'une autre idée ou un jugement d'un autre jugement, par exemple, lorsqu'il passe des prémisses à la conclusion, dans le syllogisme, ou lorsqu'il affirme une chose, connue seulement par le témoignage des hommes. Une vérité discursive est une vérité obtenue par voie de raisonnement.

² L'école écossaise fait du sens commun, qu'elle confond avec le *consentement général*, l'unique critérium de la vérité.

Dans l'enseignement de la philosophie, il importe de tenir compte du *sens commun*, trop dédaigné par les philosophes, qui ne réfléchissent pas que le sens commun d'aujourd'hui est le résultat du travail philosophique des siècles. Il faut partir de ce qui est généralement accepté et, comme dit Descartes, communément reçu parmi les mieux sensés. « J'aime les paysans, dit Montesquieu; ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers. » C'est par des idées simples qu'on gouverne les hommes. Bossuet a été appelé « le sublime orateur des idées communes ». (DE RÉMUSAT.)

Le *bon sens*, c'est la raison en tant qu'elle applique et applique bien les premiers principes¹. Autre chose est avoir la raison, et autre chose en faire un bon usage.

Notons ces belles paroles de Bossuet : « Le bon sens doit être le maître de la vie humaine, » ce qui signifie que la droite raison, la raison avec ses éléments premiers de justesse et de droiture doit gouverner la vie; — de Fénelon : « Rien n'est estimable que le bon sens et la vertu, » ce qui veut dire que rien n'a de prix que la raison bien appliquée et la droiture de la volonté; — de Joubert : « On n'est jamais médiocre, quand on a beaucoup de bon sens et beaucoup de bons sentiments, » c'est-à-dire une droite et ferme raison et un cœur noble et généreux.

« Entre le bon sens et le bon goût, dit la Bruyère, il y a la différence de la cause à son effet. » Il ne suffit pas cependant d'avoir du bon sens pour avoir du bon goût; il faut encore une certaine finesse et de l'instruction.

Descartes a dit : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. » Il a raison, s'il entend par le bon sens la raison même ou le sens commun; il a tort, s'il entend par là l'habitude d'appliquer à toutes choses et d'appliquer bien les principes.

REMARQUE. — Dans la pratique, on confond souvent ces deux termes. C'est ce que fait l'abbé de Broglie dans le passage suivant : « Qu'est-ce que le bon sens? Est-ce, comme le veulent certains philosophes, l'ensemble des opinions et des préjugés du vulgaire, l'opposé de la logique et de la science raisonnée? »

« Nullement. — Le bon sens ou le sens commun, c'est l'ensemble d'idées ou de croyances qui existent d'une manière réelle et pratique dans l'esprit de tous les hommes, dans l'esprit du vulgaire comme dans celui des hommes éclairés et spéciaux. Le bon sens, c'est la philosophie que nous faisons tous sans nous en douter, comme M. Jourdain faisait de la prose. Le bon sens, c'est l'ensemble des expériences les plus vulgaires et les plus simples, de celles que nous faisons à chaque instant. C'est aussi l'ensemble des principes évidents qui, par la spontanéité de notre raison, se dégagent à tout moment des faits vulgaires. » (Le Positivisme et la Sc. exp.)

A quoi on oppose la raison. — Dans l'usage ordinaire de la langue, on oppose la raison de l'homme à l'*instinct* de l'animal, et l'homme se définit : *animal raisonnable*. On oppose également la raison de l'homme mûr à l'*ignorance*, à l'*étourderie*, à l'*irré-*

¹ « Le caractère propre et distinctif de Bossuet, c'est le bon sens, ... qui n'est que l'habitude de voir juste et de se conduire en conséquence. » (NISARD.)

Lire D. Nisard, *Histoire de la littérature*, t. III, chap. XIII, paragr. 2 : Bossuet comparé, pour le bon sens, à Montaigne, Descartes et Pascal.

Lire aussi t. II du même ouvrage : 1^o Ch. VI, le paragr. 7, où Nisard montre ce que Boileau entend par la raison. « Par tout ce que Boileau défend au nom de la raison, on reconnaît, dit-il, qu'il s'agit toujours de ce sens de l'humain, par lequel non seulement rien de ce qui est de l'homme ne nous est étranger, mais tout ce qui n'est pas de l'homme nous est antipathique. »

² Ch. II, le paragr. 6, où est développée cette idée que le naturel, c'est ce qui est conforme à la nature; que la nature, dans l'ordre intellectuel, c'est la raison; que les idées sont naturelles lorsqu'elles sont conformes à la raison; et que, comme il n'y a rien de plus conforme à la raison que la vérité, plus les idées sont vraies, plus elles sont naturelles.

flexion de l'enfant. On l'oppose à l'*imbécillité*, à la *démence*, à la *folie*, à la *passion*, à l'*esprit*.

Le sens de ces oppositions est facile à saisir. L'*instinct* est le guide naturel de l'animal, la *raison* est le guide naturel de l'homme. L'absence de raison, chez l'enfant, n'est qu'une raison imparfaite, une moindre raison, une raison en germe.

L'*imbécillité*¹ consiste dans l'impuissance d'acquiescer et d'unir les idées. Les représentations viennent si lentement, qu'il est impossible de les assembler. Dans la *démence*², les représentations se succèdent avec une telle rapidité et une telle incohérence, que l'ordre ne peut s'y introduire.

La *folie* n'est pas simplement l'absence de la raison, elle en est la perversion. Ce qui la caractérise surtout, c'est le manque d'équilibre intellectuel : une représentation unique, vraie ou fautive, devient indûment le centre de toutes les autres représentations. L'animal n'est pas fou, il est *non raisonnable* : le fou est *déraisonnable*. L'instinct guide toujours l'animal d'une manière *rationnelle*, c'est-à-dire conforme à la nature, tandis que le fou est entraîné, par une raison pervertie et viciée, à des actions absurdes.

Si l'on oppose la *raison* à l'*esprit*, celle-là est la faculté des principes, celui-ci l'art de saisir les nuances des choses. Quand on a la raison et qu'on manque d'esprit, on est capable de se proposer un but, mais souvent on le manque. Quand on a de l'esprit et qu'on manque de raison, on est fécond en moyens, mais on ne se propose rien de grand. La raison fait les hommes de principes, de caractère, de valeur; l'esprit fait les hommes de talent, de ressources, de conversation. « L'esprit est le premier des moyens : il sert à tout et ne suffit à rien. » (DUCLOS.)

L'*esprit*, dans le mauvais sens du mot, suppose l'intention de briller, de surprendre, de se faire valoir et admirer, de montrer sa supériorité sur les autres; c'est la vanité qui le travaille : il n'attend pas l'occasion de paraître, il la devance, il la recherche, il la prépare. Aussi ne peut-il être naturel.

Les *passions* rendent l'homme semblable à l'animal, à l'enfant, au fou. Opposer la raison à la passion, c'est opposer une force éclairée à une force aveugle. « Les passions, dit le docteur Descuret, peuvent être considérées comme le prélude de la folie : outre qu'elles présentent les mêmes symptômes, elles ont avec elle une analogie bien remarquable. C'est que, en général, si elles viennent à produire un dérangement complet de la raison, ce dérangement conserve tellement le cachet de son origine, qu'il semble n'être qu'une suite d'accès de la passion primitive. »

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Raison et éducation. — « C'est la vérité qui fait la raison, comme c'est la raison qui fait l'homme. » (LAGORDAIRE.) — « La raison est le principe naturel d'activité de l'homme. » (SAINT THOMAS.) — « La vertu est l'habitude de vivre selon la raison. » (BOSSUET.) — D'après ces principes, former l'homme, l'élever, c'est donc avant tout dégager, cultiver, développer, former sa raison. Le cœur et la volonté doivent suivre la raison : c'est l'ordre. L'amour et la pratique du bien en supposent la connaissance. Le cœur doit aimer, la volonté doit poursuivre le bien connu par la raison. Plus on connaît le bien, plus on peut, plus on doit l'aimer et l'accomplir.

La connaissance, dans une âme ordonnée, dans une âme conséquente avec elle-même, se traduit toujours en acte. On sait pour pouvoir, pour agir. Dans l'ordre moral, la vérité connue et non pratiquée devient ténébreuse; elle aveugle au lieu d'éclairer; c'est ce que Bossuet exprime en ces termes : « Malheur à la

¹ Sens étymologique : faiblesse d'esprit et de corps. (LITTRÉ.) C'est dans ce sens que l'emploie Pascal, quand il dit de l'homme : « Imbécile ver de terre. »

² Lat. *dementia*, du préfixe privatif *de* et de *mens*, esprit : dépourvu de raison.

connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer et se trahit elle-même! » — « Il faut, nous dit l'Évangile, faire la vérité pour arriver à la lumière. »

En disant que le « bon sens doit être le maître de la vie humaine », Bossuet entend bien nous enseigner que l'honnêteté des sentiments et des actes ne se sépare pas de la justesse des idées.

Dégager la raison, la cultiver, c'est la distinguer de la masse des instincts, des sensations et des besoins, en faire une force libre, indépendante de tout ce qui est au-dessous d'elle et qu'elle doit dominer; c'est lui donner conscience d'elle-même par l'application des principes qui la constituent et la dirigent; c'est y faire appel, la tenir en éveil, l'exercer à propos de tout, c'est-à-dire l'habituer à se rendre compte des choses, à en chercher le pourquoi et le comment, la nature, l'origine, la fin, les causes et les effets, les conditions, les lois, les ressemblances, les différences, les oppositions, en un mot les rapports; c'est enfin la respecter en soi et dans les autres, y conformer ses sentiments, ses jugements, ses actes. Dans la vie pratique, on reconnaît une raison mûre, pleinement et sainement développée, au rôle prépondérant donné à l'idée du devoir dans notre conduite propre et dans nos jugements sur la conduite des autres; à l'habitude de dominer les événements, d'y introduire l'ordre et la règle, s'ils dépendent de soi, et, s'ils n'en dépendent pas, de les juger du moins à la lumière des principes.

« Apprendre à raisonner et à vouloir, c'est l'instruction et l'éducation la plus haute. Donner à la raison la perception très nette des grands principes qui dominent et éclairent toutes les sciences; proposer à la volonté une idée élevée qui la préserve des défaillances et illumine la vie tout entière, est infiniment meilleur qu'entasser des connaissances et des pratiques; car c'est créer une individualité distincte, originale; c'est apprendre à un esprit à chercher, à trouver la vérité par lui-même, c'est former une volonté capable de se frayer un chemin et de résister au torrent. » (P. VALLET, prêtre de Saint-Sulpice, *la Vie et l'Hérédité*.)

Pensées. — Dieu seul est la vérité, parce que seul il est l'être; il n'a pas la vérité, comme si elle était quelque chose d'étranger à lui; mais il est substantiellement et personnellement la vérité, parce qu'il est l'être se possédant lui-même, parce qu'il est à la fois et par un seul acte l'œil qui voit, l'objet qui est vu et la vision. Dieu est le nom propre de la vérité, comme la vérité est le nom abstrait de Dieu. (LACORDAIRE.)

Il faut étudier les sciences dans la vérité, c'est-à-dire en regardant Dieu; car elles doivent montrer la vérité, c'est-à-dire Dieu partout. (JOBERT.)

La raison naturelle est un bon arbre que Dieu a planté en nous; les fruits qui en proviennent ne peuvent être que bons. La raison n'est pas trompeuse, mais bien le raisonnement. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

La raison est une force qui cherche son principe et sa fin. Or la vérité est que le principe et la fin de la raison, c'est Dieu. Ruiner la raison, c'est défoncer le sol pour empêcher l'édifice religieux d'y tenir. Il n'y a pas de progrès de la raison sans un progrès correspondant de force morale et de liberté. (GRATRY.)

Une vie bonne vaut mieux que l'intelligence prompte et amène à comprendre davantage. (SAINT AUGUSTIN.)

C'est une doctrine aussi pernicieuse qu'elle paraît religieuse dans son principe, de croire que, depuis le péché de notre premier père, tout est corrompu dans notre raison; et c'est rendre l'homme mauvais sous prétexte de l'humilier, de dire qu'à défaut de la foi il n'a d'autre règle de sa conduite que la passion et l'erreur. Indépendamment de la foi, nous avons une raison qui nous gouverne, et qui subsiste même après le péché; une raison qui nous fait connaître Dieu, qui nous prescrit des devoirs, qui nous impose des lois, qui nous assujettit à l'ordre. Je sais que cette raison seule, sans la grâce et sans la foi, ne suffit pas pour nous sauver. Mais, quoi qu'elle n'ait pas la vertu de nous sauver, elle est plus que suffisante pour nous condamner. (BOURDALOUE.)

La raison éteint souvent sa propre lumière pour échapper à celle de la foi. (SÉGUR.)

Les hommes n'ont point assez de force pour suivre toute leur raison. Je ne compte que sur la grâce pour diriger la raison, même dans les bornes étroites de la raison. Nous manquons encore plus sur la terre de raison que de religion. (FÉNELON.)

La sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit. (BOSSUET.)

TABLEAU ANALYTIQUE

<p>Définition de quelques termes importants.</p>	<p>Le <i>particulier</i>, c'est l'objet isolé, individuel, la qualité concrète : un homme, tel homme, un homme bon ;</p> <p>Le <i>général</i> ou l'<i>universel</i>, c'est ce qui est le même dans un genre, dans un groupe d'être ou de faits : homme, bonté ;</p> <p>Le <i>contingent</i>, c'est ce qui pourrait ne pas être ou être autrement : tout ce qui est créé est contingent ;</p> <p>Le <i>nécessaire</i>, c'est ce qui ne peut pas ne pas être : Dieu est nécessaire ;</p> <p>L'<i>absolu</i>, c'est ce qui ne dépend de rien : l'être absolu est par soi-même ; il a en lui sa raison d'être ;</p> <p>Le <i>relatif</i> ou <i>conditionnel</i>, c'est ce qui dépend d'un autre, qui n'est pas par soi, qui n'a pas en soi sa raison d'être ;</p> <p>L'<i>infini</i>, c'est ce qui n'a de bornes ni dans l'être, ni dans la manière d'être, ni dans l'espace (immense), ni dans le temps (éternel).</p> <p>Le <i>fini</i>, c'est ce qui a des bornes dans l'être, dans la manière d'être, dans l'espace et dans le temps ;</p> <p>L'<i>indéfini</i> n'est pas l'<i>infini</i> : l'infini n'a pas de limites ; l'indéfini a des limites, et on peut toujours y ajouter quelque chose.</p>
<p>Définition de la raison.</p>	<p>— La raison est la faculté de penser ou de comprendre ; C'est l'esprit lui-même en tant que principe de vision intellectuelle. (Voir 7^e leçon, différence entre l'entendement ou raison et les sens.)</p> <p>On la définit encore : la faculté de connaître le général ou l'universel, le nécessaire, le parfait, l'absolu, l'infini ; — ou encore : la faculté de connaître le suprasensible, la faculté de discerner le vrai du faux ;</p> <p>De rechercher les causes et les effets ;</p> <p>De saisir la raison dans les choses, le pourquoi et le comment ; la faculté de l'absolu, la faculté de l'ordre, etc.</p> <p>Toutes ces définitions, et d'autres encore, se ramènent à celle-ci : la <i>faculté de comprendre</i>.</p>
<p>Divers noms de la raison.</p>	<p>La raison prend des noms divers, suivant le point de vue où on la considère. Elle s'appelle :</p> <p>1^o <i>Conscience morale</i> ou <i>raison pratique</i>, si elle est appliquée à l'ordre moral ;</p> <p>2^o <i>Gout</i>, si elle s'applique à l'étude de l'art et du beau ;</p> <p>3^o <i>Sens commun</i>, en tant qu'elle nous révèle les vérités premières ;</p> <p>4^o <i>Bon sens</i>, en tant qu'elle applique et applique bien les premiers principes ;</p>
<p>A quoi s'oppose la raison.</p>	<p>Dans le langage ordinaire, on oppose la <i>raison de l'homme</i> à l'<i>instinct de l'animal</i>.</p> <p>La raison de l'homme mûr s'oppose à l'ignorance, à l'étourderie, à l'irréflexion de l'enfant ;</p> <p>Elle s'oppose encore à l'imbécillité, à la démence, à la folie, à la passion ;</p> <p>On l'oppose enfin à l'esprit : la raison est la faculté des principes ; l'esprit, l'art de saisir les nuances des choses.</p> <p>Le mot esprit a un sens défavorable, qui implique l'intention de briller, de surprendre, de se faire admirer.</p>
<p>Raison et éducation.</p>	<p>— « La raison étant le principe naturel d'activité chez l'homme, » « la vertu n'étant que l'habitude de vivre selon la raison, » il s'ensuit que former l'homme, l'élever, c'est avant tout cultiver, développer, former sa raison, c'est-à-dire la dégager de la masse des instincts, des sensations, des appétits, pour en faire une force libre et indépendante de tout ce qu'elle doit dominer.</p>